

La vie ressemble à la mer, qui doit ses plus beaux effets aux orages.

C'est un bel éloge à faire de quelqu'un au milieu de la corruption du monde, que de le croire digne d'être appelé romanesque. Ce sont des titres de chevalerie où chacun ne ferait pas facilement ses preuves.

L'indifférence pour le bien est la plus dangereuse des immoralités.

## DOMINIQUE LACORDAIRE.

---

### LE CHRÉTIEN.

Je me demande s'il y a des hommes qui cherchent Dieu comme le terme de leur existence passagère, comme le principe certain de leur félicité et de leur perfection. Je me demande, par-dessus tout, s'il y a des hommes qui aiment Dieu, je ne dis pas comme nous aimons des hommes, mais comme nous aimons les plus viles créatures, un cheval, un chien, l'air, l'eau, la lumière et la chaleur. Je me demande ces choses, à moi d'abord, à vous ensuite, et j'attends ma réponse et la vôtre avec une terreur qui doit décider de ma vie. J'entends des bouches hardies me dire que la vertu n'est qu'un nom. J'entends d'un bout à l'autre de l'histoire la protestation des sceptiques, le sarcasme des égoïstes, le rire des débauchés, la joie des fortunes acquises par la sueur et le sang des autres, le cri plaintif des cœurs qui n'espèrent plus, et, seul, du haut de ces raisonnements qui m'ont conduit à l'idée du vrai, du saint, le regard sur ce que j'ai appelé mon âme et sur ce que j'appelle encore Dieu, j'attends une parole qui me précipite ou m'affermisse à jamais. Qui est-ce qui me la dira ?

C'est moi qui vous la dirai. Vous cherchez l'homme juste, l'homme fort, l'homme saint, l'homme qui aime Dieu : je le connais, et je vais vous dire son nom.

Il y a dix-huit siècles, Néron régnait sur le monde. Héritier des crimes qui l'avaient précédé sur le trône, il avait eu à cœur de les surpasser, et de se faire par eux, dans la mémoire de Rome, un nom qu'aucun de ses successeurs ne pourrait plus égaler. Il y avait réussi. Un jour on lui amena dans son palais un homme qui portait des chaînes et qu'il avait désiré voir. Cet homme était étranger ;



Rome ne l'avait pas nourri, et la Grèce ignorait son berceau. Cependant interrogé par l'empereur, il répondit comme un Romain, d'une autre race que celle des Fabius et des Scipions, avec une liberté plus grave, une simplicité plus haute, je ne sais quoi d'ouvert et de profond qui étonna César. En l'entendant, les courtisans se parlèrent à voix basse, et les débris de la tribune aux harangues s'émurent dans le silence du forum. Depuis, les chaînes de cet homme se sont brisées; il a parcouru le monde.

Athènes l'a reçu et a convoqué pour s'entretenir avec lui les restes du portique et de l'Académie; l'Égypte l'a vu passer au pied de ses temples, où il dédaignait de consulter la sagesse; l'Orient l'a connu, et toutes les mers l'ont porté.

Il est venu s'asseoir sur les grèves de l'Armorique, après avoir erré dans les forêts de la Gaule, et les rivages de la Grande-Bretagne l'ont accueilli comme un hôte qu'ils attendaient. Quand les vaisseaux de l'Occident, las des barrières de l'Atlantique, s'ouvrirent de nouvelles routes vers des mondes nouveaux, il s'y élança aussi vite qu'eux, comme si nulle terre, nul fleuve, nulle montagne, nul désert n'eût dû échapper à l'ardeur de sa course et à l'empire de sa parole : car il parlait, et la même liberté qu'il avait déployée en face du Capitole asservi, il la déployait en face de l'univers.

Voyageur à mon tour au mystère de la vie, j'ai rencontré cet homme. Il portait à son front la cicatrice du martyr; mais ni le sang versé ni le cours des siècles ne lui avaient ôté la jeunesse du corps et la virginité de l'âme. Je l'ai vu, je l'ai aimé. Il m'a parlé de la vertu, et j'ai cru à la sienne. Il m'a parlé de Dieu, et j'ai cru à sa parole. Son souffle versait en moi la lumière, la paix, l'affection, l'honneur, je ne sais quelles prémices d'immortalité qui me détachaient de moi-même; et enfin je connus, en aimant cet homme, qu'on pouvait aimer Dieu, et qu'il était aimé en effet. Je tendis la main à mon bienfaiteur et je lui demandai son nom. Il me répondit comme il l'avait fait à César : « Je suis chrétien. »

## A. DE LAMARTINE.

### LA FAMILLE.

Même dans ces moments où le désespoir l'emporte sur la raison, et où l'on oublie que la vie est un travail imposé pour nous achever nous-mêmes, je me suis toujours dit : il y a quelque chose que je regretterais de n'avoir pas goûté, c'est le toit d'une mère, c'est l'affection d'un père, c'est cette parenté des cœurs et des âmes avec des frères; ce sont les tendresses, les joies, et même les tristesses de la famille!

La famille est évidemment un second nous-mêmes, plus grand que nous-mêmes, existant avant nous et nous survivant avec ce qu'il y a de meilleur de nous; c'est l'image de la sainte et amoureuse unité des êtres révélée par le petit groupe d'êtres qui tiennent les uns aux autres et rendue visible par le sentiment! J'ai souvent compris qu'on voulût étendre la famille; mais la détruire!... c'est un blasphème contre la nature, une impiété contre le cœur humain! Où s'en iraient toutes ces affections qui sont nées là et qui ont leur nid sous le toit paternel? La vie n'aurait point de source, elle ne saurait ni d'où elle vient ni où elle va. Toutes ces tendresses de l'âme deviendraient des abstractions de l'intelligence. Ah! le chef-d'œuvre de Dieu, c'est d'avoir fait que ses lois les plus conservatrices de l'humanité fussent en même temps les sentiments les plus délicieux de l'individu! Tant qu'on n'aime pas, on ne le comprend pas!

Heureux celui que Dieu a fait naître d'une bonne et sainte famille! c'est la première des bénédictions de la destinée. La prédestination de l'enfant, c'est la maison où il est né; son âme se compose surtout des impressions qu'il a reçues.



Le regard des yeux de notre mère est une partie de notre âme qui pénètre en nous par nos propres yeux. Quel est celui qui, en revoyant ce regard seulement en songe ou en idée, ne sent pas descendre dans sa pensée quelque chose qui en apaise le trouble et qui en éclaire la sérénité?

### L'HORTICULTURE.

Improvisation de M. de Lamartine à la séance générale de la Société d'horticulture de Saône-et-Loire, à Mâcon, le 20 septembre 1847.

Je ne connais l'horticulture que par ses jouissances, ses couleurs, ses saveurs, ses odeurs, ses sensualités; je n'en sais pas autre chose que cet attrait irréfléchi, naturel, instinctif, qui a porté de tout temps les hommes, et surtout les hommes de pensée et de sentiment, les poètes, les écrivains, les philosophes, les guerriers, les cénobites même, à rechercher le spectacle, la contemplation, le recueillement des jardins, à y fuir le bruit de la foule, les regards de la multitude, les tumultes du forum, à s'y renfermer à l'ombre de quelques arbustes, au bord de quelque source, à y étudier les phénomènes, à y écouter, l'oreille à terre, pour ainsi dire, les sourdes palpitations du sol, les murmures de la vie végétale, la circulation de la sève dans les rameaux; à y sentir végéter aussi en eux-mêmes ces pensées, ces inspirations tantôt pieuses, tantôt amoureuses, tantôt philosophiques, tantôt héroïques, qu'on appelle le génie de la solitude; ou bien à venir s'y reposer au milieu ou au soir de la vie, y reprendre des forces dans ces lassitudes morales qui saisissent à certaines heures les hommes d'action, comme vos fatigues de corps vous surprennent quelquefois vous-mêmes au milieu ou à la fin de vos journées, et vous forcent à vous asseoir sous l'arbre que vous venez de tailler.

C'est ce goût naturel, c'est cette parenté secrète entre l'homme et un coin de terre plus spécialement approprié, enclos, cultivé,

planté, semé, arrosé, récolté par les mains du jardinier, qui a fait de l'histoire des jardins, dans tous les siècles et dans tous les pays, une partie de l'histoire même des nations, et aussi une partie des rêves de la vie future ou de la théogonie des peuples. Parcourez toutes ces théogonies, toutes ces religions, toutes ces histoires, toutes ces fables, il n'y en a pas une qui ne fasse commencer l'homme dans un Éden, c'est-à-dire dans un jardin; il n'y en a pas une qui ne le fasse finir après sa mort dans un Élysée; pas une qui ne mêle cette image d'un jardin abondant en eaux et en fruits, aux images et aux songes de félicité primitive ou de félicité future dans le ciel. Qu'est-ce que cela prouve, messieurs? Que l'imagination humaine, dans tous les paradis qu'elle s'est créés, n'a pas pu rêver quelque chose de mieux qu'un jardin terrestre ou céleste, des eaux, des ombrages, des fleurs, des fruits, des gazons, des arbres, un ciel propice, des astres sereins, une terre fertile, une intelligence secrète, une amitié réciproque, pour ainsi parler, entre l'homme et le sol; tant il est vrai aussi que, dans ses plus beaux rêves, l'homme n'a pas pu inventer mieux que la nature: une place au soleil, abritée contre les méchants, embellie par la végétation, vivifiée par les oiseaux du ciel et par les animaux amis de l'homme, sanctifiée par le travail des mains, divinisée par la présence sentie du Créateur, habitée enfin par la famille, par l'amour, par l'amitié et par une succession de générations éternelles! C'est là que l'humanité a placé le bonheur, et n'est-ce pas là aussi que vous vous obstinez à le chercher? A le chercher, non pas impermutable et complet comme dans nos rêves, mais à le chercher du moins dans les imparfaites et courtes images où Dieu nous a permis de l'entrevoir, par place et par moment, ici-bas?

Ah! vous faites bien de le chercher là, car si votre métier est le plus heureux des métiers, votre science est au fond la moins chimérique, la moins problématique, la moins trompeuse, la plus sûre de toutes nos sciences.

Dieu, dans ses œuvres immuables, ne se prête pas à nos chimères: la nature n'a pas de complaisance pour nos faux systèmes. Elle est souveraine, absolue comme son auteur. Elle résiste à nos tentatives folles; elle déjoue, et quelquefois rudement, nos illusions. Elle nous seconde, elle nous aime, elle nous récompense si nous la touchons



juste et si nous travaillons dans son sens vrai; mais si nous nous trompons, si nous voulons la violenter, la contraindre, la fausser, elle nous donne à l'instant même des démentis éclatants en fait par la stérilité, par le dépérissement, par la mort de tout ce que nous avons voulu créer en dépit d'elle et à l'inverse de ses lois. Nous pouvons nous tromper, nous, impunément et plusieurs siècles de suite, en histoire, en philosophie, en systèmes religieux ou sociaux, même en astronomie. Nous pouvons inventer les plus absurdes chimères sur tout cela et les donner longtemps au monde pour des vérités. Vous ne le pouvez pas, vous, agriculteurs ou horticulteurs! Vos plus longues erreurs ne peuvent pas être de plus d'une saison! Le temps d'une végétation! un printemps, une année au plus!... Voilà le terme de vos erreurs, car voilà le terme de vos expériences. Passé ce terme, la nature vous rectifie elle-même, elle vous révèle ses volontés pour que vous y fassiez concorder vos travaux. Vous l'interrogez ainsi, sans cesse, respectueusement, expérimentalement, et elle vous répond toujours juste et toujours vite.

Ce qui a fasciné de tout temps les hommes pour ce bel art, et surtout les hommes les plus sensibles, les hommes d'études, les hommes lettrés, les poètes, les sages, les écrivains, les philosophes, même les hommes d'État et les hommes de guerre, c'est la cohabitation plus rapprochée avec la nature, c'est le charme attaché à l'étude de ses phénomènes, c'est cette contemplation pieuse de la végétation, ce sont ces extases qui se renouvellent sans fin à l'aspect de cette vie universelle, de cette sourde intelligence répandue et visible dans les végétaux; ce sont ces limites indécises entre le règne végétal et le règne animal, qui semblent réunir tous les éléments organisés dans une mystérieuse unité à travers leurs diversités et leurs séparations apparentes.

Oui, ce sont là les séductions qui ont, dans tous les âges, attaché l'âme des hommes de pensée au spectacle de la germination, de la floraison, de la fructification dans les jardins. Vous citerai-je Pythagore, qui imposait à ses disciples, comme un précepte de la sagesse, d'aller adorer l'écho dans les lieux agrestes? Scipion, à Linternes? Dioclétien, renonçant à l'empire du monde pour aller cultiver ses laitues dans ses jardins de Salone? Horace à Tibur? Cicéron à Tusculum ou sous ses orangers de Gaète? Pline, décrivant

pour la postérité le plan de ses allées *encadrées de buis*, et donnant le catalogue de ses *arbres taillés en statues végétales*? Le vieil Homère, se rappelant sans doute son propre enclos paternel dans la description du petit enclos de Laërte, ombragé et enrichi de ses *treize poiriers*? Pétrarque, à Vaucluse ou sur sa colline d'Arqua? Théocrite sous ses châtaigniers de Sicile? Gessner sous ses sapins de Zurich? Madame de Sévigné dans son jardin des Rochers ou dans son parc de Livry, immortalisant son jardinier dans ce mot touchant d'une de ses lettres qui vaut à lui seul un mausolée: *Maitre Paul, mon jardinier, est mort; mes arbres en sont tout tristes*. Et plus près de nous, Montesquieu dans les larges allées de son château de Labrède, évoquant les ombres des empires et l'esprit des législations, comme Machiavel avant lui, et plus grand que lui, dans son rustique ermitage de San Miniato, sur les collines de Toscane? Voltaire tour à tour aux Délices ou à Ferney encadrant le lac Léman et les Alpes d'Italie dans l'horizon de ses jardins? Buffon, à Montbard, sachant, comme Pline à Rome, jouir dans les magnifiques musées vivants de son parc des magnificences de la nature qu'il décrivait? Rousseau, enfin, que j'allais oublier, lui qui a voulu que sa cendre reposât sous un peuplier, dans une île, au milieu d'un dernier jardin!

Moi aussi, j'ai eu pour premier berceau un petit et agreste jardin entouré d'un mur de pierres sèches, sur une de ces collines arides et sombres que vous apercevez d'ici à l'extrémité de votre horizon; il n'y avait là (la médiocrité plus que modeste de la fortune de mon père ne le permettait pas) ni vaste étendue, ni ombrages majestueux, ni eaux jaillissantes, ni fleurs rares, ni fruits précoces, ni plantes de luxe; c'étaient quelques allées étroites, parquetées de sable rouge, encadrées d'œillets sauvages, de violettes et de primevères, et bordant des carrés de légumes pour la nourriture de la famille. Eh bien! c'est là, et non pas dans les jardins d'Italie ou des grands propriétaires de parcs de France, d'Allemagne, d'Angleterre, que j'ai éprouvé les premières et les plus poignantes jouissances qu'il soit donné à la nature de faire goûter à une âme, à une imagination d'enfant ou de jeune homme! J'habite maintenant des jardins plus vastes et plus artistement plantés. Mais j'ai conservé ma prédilection pour celui-là! Je le garde précieusement



dans son ancienne pauvreté d'ombre, d'eau, de fleurs et de fruits ! Et quand j'ai quelques rares heures de liberté et de solitude arrachées aux affaires publiques ou aux travaux d'esprit, à donner à ces vagues entretiens avec moi-même, c'est dans ce jardin que je vais les passer ! Oui, c'est dans cette pauvre enceinte depuis longtemps déserte, vidée par la mort, c'est dans ces allées envahies par les herbes, par la mousse et par les œillets des bordures ; c'est sous ces vieux troncs épuisés de sève, mais non de souvenirs ; c'est sur ce sable mal ratissé, que je cherche encore du regard les pas de ma mère, de mes sœurs, des anciens amis, des vieux serviteurs de la famille, et que je vais m'asseoir contre la clôture en face de la maison qui s'ensevelit d'année en année davantage sous le lierre, aux rayons du soleil couchant, au bourdonnement des insectes, au bruit des lézards de la vieille muraille, que je crois reconnaître comme d'anciens hôtes du jardin, et avec lesquels il me semble que je pourrais du moins encore m'entretenir d'autrefois.

## FÉLICITÉ DE LAMENNAIS.

### DEUX FAMILLES.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : « Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ? »

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté ; car, disait-il, Dieu qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait les oiseaux qui allaient et venaient, portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée



qu'auparavant : car, pensait-il, la mort de la mère c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent pas délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux. »

## ERNEST LEGOUVÉ.

### LE SENTIMENT DE LA MATERNITÉ.

Chez les animaux, la maternité seule ressemble à un sentiment ; la maternité leur donne la prévoyance, la tendresse, le dévouement, l'héroïsme même. La lionne à qui l'on enlève ses petits devient terrible comme un lion ; le lion s'éloigne. J'ai été témoin du courage d'une jeune mère fauvette. Elle avait bâti son nid dans un buisson à hauteur du regard ; le père et la mère, selon la coutume de ces jolis oiseaux, se tenaient tour à tour sur le nid pour couvrir les œufs ; or, si je m'en approchais au moment où le mâle était le gardien, le mâle s'enfuyait dans les branches supérieures, volant, criant, s'agitant, mais il s'enfuyait. Était-ce la femelle, au contraire ? elle restait. Je voyais son petit cœur battre sous ses plumes, son œil noir s'arrondir et briller de terreur ; n'importe, elle restait. Il y avait certainement là un sentiment ! il y avait vaillance, puisqu'il y avait peur ; il y avait dévouement, puisqu'il y avait sacrifice. Par l'amour maternel, l'animal touche presque à la nature humaine, et la nature humaine s'élève jusqu'à la nature divine !

Quel père, en effet, oserait comparer sa tendresse à la tendresse d'une mère ? A Dieu ne plaise que je veuille nier l'affection paternelle ; mais pour les femmes, la maternité est la vie même. Ceux qui leur contestent encore leur rang de créatrices, n'ont donc jamais vu une mère recevoir dans ses bras son enfant nouveau-né ? Ils n'ont donc jamais contemplé ce divin premier regard qui a inspiré pour un jour au fougueux Rubens, dans la figure de Marie de Médicis, le tendre génie de Raphaël ? Jamais donc ils n'ont vu une mère suivant le premier pas de son enfant, écoutant sa première parole, hélas ! et recevant son dernier soupir ? Quand un enfant